

## UNE HISTOIRE REDECOUVERTE DES ROUMAINS AUX IX<sup>E</sup>–XII<sup>E</sup> SIECLES (II)

VLAD GHIMPU

Au sujet de la Transylvanie, parmi les ouvrages très importants qui y signalent la présence des Roumains on cite *Gesta Hungarorum*, le premier ouvrage écrit concernant les faits des Hongrois, que l'on doit au Notaire Anonyme du roi Béla II, tel qu'affirmé, au temps du successeur de ce dernier, Geza II, dans l'intervalle 1141–1161, probablement en base d'un ouvrage documentaire plus ancien et de certaines traditions orales. A souligner que cet ouvrage répète la description de la Pannonie à peu près de la même manière que la Chronique de Nestor, en affirmant que là-bas habitaient les *Slaves, les Bulgares et les Blachs, c'est-à-dire les bergers des Romains*<sup>1</sup>, ce qui indique l'utilisation d'une source commune par les deux chroniques, à ce que nous pensons, d'origine slave occidentale. Le Notaire Anonyme donne un plus de détails au sujet de la présence des Roumains ici, après l'arrivée des Hongrois, ces Roumains étant organisés en duchés, le premier conduit par Gelu, dans le pays appelé *Ultrasilvana*, localisé sur le plateau de la Transylvanie, un autre conduit par Menumorut, en Bihor, et un troisième au Banat, conduit par le duc Glad. L'anthroponyme roumain Gelu, tel que l'on considère généralement, provient du terme *gyla*, commandant subordonné au khagan chazar, emprunté par les Roumains par l'intermédiaire d'autres peuples. Le nom du duc roumain produira, par dérivation, le nom de la localité Gilău, se trouvant près du point où le Căpuș se verse dans le Someș, là où à partir du XIII<sup>e</sup> siècle est attestée la forteresse portant le même nom et où le Notaire Anonyme fixait la résidence du duc Gelu<sup>2</sup>. Dans le cas assez discutable où l'on prendrait en compte les objections de certains chercheurs selon lesquels le nom roumain Gelu serait d'origine hongroise, ce nom aurait pu être adopté par les Roumains vers la fin des années 30 du IX<sup>e</sup> siècle, lors de la migration des tribus hongroises dans la région du Bas Danube, avant qu'elles soient chassées de la région par les Petchenègues, vers la fin du siècle.

Le nom du duc Glad est de provenance latine et seul un Roumain pouvait le porter. A l'origine il provient de *gladius*, une épée romaine courte (ultérieurement, épée en général), apparenté aux mots *gladiateur, gladiole*, et il est resté dans la langue roumaine en tant que *gladiș*, un arbuste avec les feuilles pointues et des fleurs blanches, en Bessarabie existant un arbre que l'on appelle *gladiș*. Le nom du

---

<sup>1</sup> G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele Istoriei Românilor*, vol. I *Faptele ungurilor*, București, 1934, p. 81.

<sup>2</sup> Virgil Ciocîltan, *Observații referitoare la românii din cronică Notarului Anonim al regelui Bela*, in «Revista de Istorie», t. XL, 1987, n° 5, pp. 445-453.

successeur de Glad, *Ohtum* (ou Ahtum)<sup>3</sup>, probablement d'origine turcique, tué par les Hongrois au X<sup>e</sup> siècle, ne devrait pas nous surprendre. En sachant que Glad avait de très bonnes relations avec les Bulgares et qu'il était venu de Vidin pour monter sur le trône, selon le Notaire Anonyme<sup>4</sup>, il n'est pas à exclure qu'il avait eu une épouse d'origine protobulgare, qui a fini par imposer un nom appartenant à son propre peuple (ou à la tradition protobulgare, au cas où elle était slavisée). Dans le contexte d'une alliance matrimoniale avec le tsarat bulgare, le fait en soi était en faveur du duché roumain du Banat. A faute d'une tradition politique chrétienne, l'emploi d'un anthroponyme de la part de l'épouse provenant d'un peuple autre que celui du dirigeant nous paraît dans ce cas aussi chose commune. On retrouve des exemples similaires en ce sens dans *Gesta Hungarorum*, chez les nobles. Ainsi, *Sac*, appartenant aux Hongrois, *le petit-fils de Zobolsu*, portait un nom roumain (lat. *saccus*), ce qui indique que l'un de ses parents était roumain, tout comme *Bulsuu, fils de Bogat*<sup>5</sup>, portait un nom hongrois, son père étant slave, mais sa mère hongroise et ayant imposé le nom.

Au sujet du nom roumain de Glad au IX<sup>e</sup> siècle, il serait intéressant de noter une parallèle dans la langue anglaise. Dans les luttes des Bretons contre les Anglo-Saxons ou, plus probablement, contre les Vikings, le mot roman *gladius* allait adopter une connotation féminine, à cause de l'apparition d'épées plus solides, avec une nuance péjorative, d'épée pour les femmes. C'est ainsi que *gladius*, transformé en Gladys, deviendra un nom propre féminin, qui existe encore de nos jours. Par comparaison, l'explication fournie dans le dictionnaire étymologique anglais, qui indique comme provenance le nom roman *Claudia*, nous paraît moins bien fondée<sup>6</sup>.

Il serait plus difficile d'expliquer le nom du troisième duc ayant sa résidence à Biharea – Menumorut. Nous essayerons de faire quelques observations, à titre d'hypothèse. Il s'agit de toute évidence d'un nom composé. Or, comme précisé par le Notaire Anonyme, les Hongrois appelaient Menumorout le petit-fils de Morout<sup>7</sup>, en englobant l'ancêtre dans l'anthroponyme en question. Morout, provenant de Moravie, s'intitulerait aussi Morav, d'après la rivière Morava, probablement, et un éponyme qui aurait existé chez les Moraves. Dans ce cas, le préfixe *menu*, évolué du nom latin *minutus*, serait identique au mot français *menu,ue*<sup>8</sup> (le notaire du roi Béla avait étudié à Paris)<sup>9</sup>, avec le même sens de *petit, mince*. Chose explicable

<sup>3</sup> G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, pp. 83,110.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 83.

<sup>5</sup> *Ibidem*, pp. 116, 120.

<sup>6</sup> Information prise de l'Internet.

<sup>7</sup> G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 83.

<sup>8</sup> *Le Nouveau Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 2006, p. 1609.

<sup>9</sup> G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, pp. 11-21.

pour un descendant de Moravie que celle d'être appelé *le Petit*. Dans un autre ordre d'idées, il aurait pu être appelé Morave le Petit par rapport à la Grande Moravie, étant donné qu'il existait aussi une Petite Moravie, en parallèle. Cette conclusion est renforcée par la multitude de variantes désignant le territoire de la Moravie – la *Grande Moravie*, la *Haute Moravie*, la *Basse Moravie* ou les *Pays Moraves*<sup>10</sup>. Si en Grande Moravie, où se trouvent attestés le cnéz Privina et Cățel, les Roumains étaient moins nombreux que les Slaves, tel que l'on peut se rendre compte, en Petite Moravie, qui faisait partie de la Pannonie et de la Transylvanie, les Roumains prédominaient, après l'immigration des Hongrois pouvant survivre en tant que groupe ethnique dans la partie occidentale de la Dacie.

Dans de certaines limites, nous devons reconnaître la capacité du Notaire Anonyme de mettre en valeur et d'illustrer l'histoire des Roumains, en s'inspirant des sources plus anciennes, de la même manière qu'il amplifie les faits des Hongrois, sans que pour cela on mette en doute l'existence des personnages hongrois qu'il décrit. Selon l'opinion de plusieurs chercheurs, avec son imagination, il a pris comme point de départ un fonds réel, probablement relaté dans des sources appartenant aux Moraves ou à d'autres Slaves occidentaux, traitant ainsi d'une réalité historique objective, qui ne pouvait être connue qu'à l'aide de certaines sources originales, complétées par la tradition orale.

L'expression *les Blachs ou les bergers des Romans*, dans l'acception du Notaire Anonyme, désigne certainement les Roumains, dans deux hypostases. Dans la première, les Roumains mentionnés dans une source plus ancienne, qui se trouvaient en Pannonie et en Transylvanie à l'arrivée des Hongrois, et dans la seconde, les Roumains identifiés à l'aide d'une catégorie ethnographique, contemporains avec le Notaire, dans l'absence d'une catégorie politique. Cette dernière était utilisée par l'auteur hongrois dans son acception typiquement médiévale – ducs, nobles, chefs militaires, la *drujina*, qui n'existaient plus en Pannonie ou en Transylvanie, lui étaient inconnus. La liaison entre les *Blachs* mentionnés dans les sources anciennes et ceux de son temps se faisait par l'intermédiaire des bergers des Romans, les Roumains des sources écrites, d'une part, et les pâturages des Romans, la terre qui avait été occupée par les Romans (...), une continuité existant à travers ces mêmes *Blachs*, connus en tant que bergers à son époque. Sans doute, ces deux catégories, politique et ethnographique, n'incluaient pas les paysans ou, éventuellement, les habitants des villes, car on n'attribuait pas à ceux-ci des traits nationaux, ces traits revenant en exclusivité aux nobles, et ni des traits ethnographiques, puisqu'ils ne constituaient pas une curiosité. Un concept naissait de ce récit: les Romans avaient conquis la terre des Huns d'Attila (?) et les *Blachs* (mentionnés dans les sources anciennes) avaient vécu dans la terre des Huns, en tant que descendants des premiers, et ils y étaient

---

<sup>10</sup> L. E. Havlic, in *Velikaja Moravija, ee istoriceskoe i kul'turnoe znacenie*, Moskva, 1985, pp. 96-97.

restés ensuite jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, en tant que bergers des Romains. Dans d'autres mots, tout y avait été à sa place, les Romains, les *Blachs* politiques, avec des ducs et des soldats, jusqu'à la venue des Hongrois, y compris les *Blachs*, les bergers des Romains à son époque, seule la logique était inversée, quand on considérait que le dernier venu avait plus de droits sur les terres romanes. Comme dans le cas de la Chronique de Nestor, au sujet des Slaves, qui avaient migré au Danube et qui avaient été attaqués et opprimés par les Volohi dans les terres devenues (?) slaves. Ainsi, la logique inverse devenait une caractéristique quant à l'autodéfinition des peuples migrants. Dans ce cas, les Hongrois n'étaient pas les premiers à s'attribuer une occupation exclusive des territoires conquis, tenant compte du contenu similaire, en s'inscrivant ainsi dans la ligne d'une source commune avec celle de la chronique russe appartenant, comme nous le constatons, aux Slaves occidentaux.

L'équilibre politique et militaire établi pendant environ 150 années dans la région du nord-ouest de la mer Noire et au Bas Danube par l'intermédiaire des Petchenègues et de la politique diplomatique byzantine, avec un succès variable, sans doute, dans la mesure où ces nomades turaniques pouvaient être maîtrisés, s'écroula toutefois en 1048 (ayant commencé à s'ébranler dès 1046, à cause des conflits tribaux)<sup>11</sup>. Leur élimination de l'espace nord-pontique et leur expulsion au sud du Danube par d'autres nomades turaniques, les Ouzes, eurent l'effet d'une catastrophe dans les territoires byzantins méridionaux où ils migrèrent et elles durent se répercuter de la même manière sur les Roumains, alliés coexistant de manière plus ou moins supportable avec des Nomades ayant une société anarchique, mais domptés, pour leur propre bénéfice, par les Byzantins, qui leur avaient accordé une place assez importante dans leurs politique extérieure au nord de la mer Noire.

Tout comme les Petchenègues, les Roumains ont dû s'enfuir devant les Ouzes, en premier lieu pour ne pas supporter les conséquences totales de la défaite sur le champ de bataille, car il se peut qu'ils aient participé dans des campagnes militaires contre ces derniers, en tant qu'alliés des Petchenègues. En regardant les choses dans cette perspective sombre, les Roumains devaient choisir à leur tour une direction de retraite, au moins temporaire, devant ces envahisseurs. Pour les Roumains situés à l'est des Carpates, la retraite vers le nord, dans la Rus' de Kiev, semblait justifiée, tenant compte de l'existence du même mode de vie sédentaire, de la fois chrétienne orthodoxe et des relations de coopération dans le passé.

Le problème de la migration des Roumains au nord du Dniestr Supérieur doit être abordé séparément. Nous ne le traiterons ici que de manière assez concise. Leur déplacement du côté gauche du Dniestr a dû commencer au moment de la pénétration des tribus hongroises jusqu'au Siret dans les années trente du IX<sup>e</sup>

---

<sup>11</sup> V. Spinei, *Moldova în secolele XI–XIV*, Chişinău, 1994, p. 158.

siècle. C'est alors que furent érigées les premières forteresses sur la rive droite du Bas Dniestr, probablement à l'instigation des autorités byzantines qui donnèrent le ton, en faisant construire la forteresse en pierre *Aspron* (Blanche) aux bouches du Dniestr. On retrouve à ce sujet les réminiscences d'une tradition orale chez Constantin Porphyrogénète. Une autre partie des Roumains, ceux de la région du Danube, pouvaient choisir de se déplacer avec les Petchenègues, ensemble ou séparément, au sud du Danube, à Byzance ou enfin en Bulgarie. L'existence de toponymes du côté gauche du Dniestr Supérieur qui indiquent une réalité géographique méridionale, comme par exemple Troianov, Troianca, et aussi Dunaev (= Danube), ou Dunaevți<sup>12</sup> (= Dunăreni), confirme des dislocations de la population roumaine vers le nord, y compris à partir de certaines régions plus éloignées de la zone du Danube.

Après le déplacement des Petchenègues de la région nord-pontique, sous la pression des tribus turaniques des Ouzes, au sud du Danube en 1046 et en 1048, la configuration politique changea pour un temps en faveur de ces derniers, qui pourtant ne s'arrêtèrent pas pour longtemps au nord du Danube, mais, pendant un hiver très dur, en 1064–1065, migrèrent vers le sud<sup>13</sup>, sous la pression d'autres tribus turaniques, plus nombreuses et plus puissantes, notamment celles des Cumans. Il est à penser que la population roumaine ne quitta pas en bloc les territoires carpatopontiques, mais que certains Roumains continuèrent à y mener leur vie dans des endroits plus isolés, ou regagnèrent leurs anciennes habitations dans des moments plus propices, comme les recherches archéologiques l'indiquent. A partir de là et jusqu'à l'invasion mongole de 1241, la situation des Roumains vivant dans les régions du Dniestr et du Danube dépendra beaucoup de la domination de ces nomades turaniques, que l'on appelle aussi Căpceaci ou Polovți dans la langue russe. Comme dans le cas des Petchenègues, les Roumains, plus faibles du point de vue militaire, se virent obligés de se conformer au diktat politique des Cumans, qui représentaient un grand péril pour les cnézats russes, les Hongrois, les Byzantins, ainsi que pour d'autres pays.

Une première attestation militaire roumaine, redevable à la pression exercée par les effectifs cumans sur le royaume hongrois, date de 1068, les troupes étant commandées par *Osul*, nom que Ștefan Pascu identifiait comme étant petchenègue ou cuman, *mais qui pouvait tout aussi bien être roumain*<sup>14</sup>. Paradoxalement, plus le réputé historien essayait d'affirmer l'appartenance ethnique roumaine, plus il s'appliquait à turciser son nom d'*Osul* en *Oslu*, en s'éloignant ainsi de plus en plus

---

<sup>12</sup> La recherche dans le domaine de la toponymie roumaine au nord du cours inférieur du Dniestr a été un des points d'intérêt de l'historiographie de l'entre-deux-guerres: A. Boldur, *Istoria Basarabiei*, București, 1992, pp. 98-118, et reste de nos jours un domaine non moins important; voir aussi *Atlas Ukrainskoj SSR i Moldavskoj SSR*, Moskva, 1983.

<sup>13</sup> V. Spinei, *op. cit.*, p. 163.

<sup>14</sup> Ștefan Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, Cluj, 1972, pp. 84-85.

de la réalité évidente du fait que même par son nom – *Osul* (lat. *ossum*) – le personnage devait être roumain et portait, sans aucun doute, un nom roumain, aussi commun que possible, assimilé et imposé à partir du langage quotidien des Roumains. Il ne s'agissait pourtant pas d'un personnage sans importance. La mention confuse qu'il se trouvait ou bien à la tête des Petchenègues, ou bien à la tête des Cumans, en tant que sujet de *Gyla*, selon le récit des chroniqueurs<sup>15</sup>, nous fait penser que, probablement, il avait collaboré avec les Petchenègues dans sa jeunesse et qu'en 1068 il se trouvait à la tête des Cumans, tenant probablement un rang supérieur dans la société des Roumains qui vivaient à l'est des Carpates (ou bien en Transylvanie) et qui avaient continué à vivre ici après la migration des Ouzes. Il était arrivé ainsi à un *modus vivendi* avec d'autres nomades, notamment avec les Cumans.

Une des localités fondées par les Roumains dans l'espace d'immigration en Russie, portant une preuve ethnique certaine et une datation exacte, est la ville de *Miculin*, attestée dans les documents en 1096<sup>16</sup>. Cette ville était située sur la rivière Seret, affluent gauche du Dniestr Supérieur, l'habitation ayant été fondée longtemps auparavant, en tant que village, par les Roumains conduits par *Micul*. Un nom très répandu chez les Roumains établis dans la Rus' de Kiev, que l'on retrouve aussi sous d'autres formes dans la toponymie de l'Ukraine occidentale – *Miculinfi*, deux localités, avec une sémantique que la population locale, vivant en bonne entente avec les Roumains, comprend très bien, ce que l'on remarque dans le cas de deux autres localités où *Micul*, un nom et en même temps un diminutif roumains, a été transformé une nouvelle fois en diminutif dans la langue russe – *Miculicin* et, dans le deuxième cas, au pluriel – *Miculinici*<sup>17</sup>, se terminant avec un «i» fort.

Nous apprenons l'existence d'un autre *Micul* par l'intermédiaire de son fils, *Ciudin*, dans un contexte visant plusieurs personnes portant le même nom propre, *Микыфор Кьянин* (le Kievien) et *Чудин Мíкула*<sup>18</sup>. Dans le second cas, tout comme dans le cas du premier personnage, il ne s'agit pas de deux personnes différentes, mais d'une appartenance, en tant que préfiguration d'un futur nom de famille, en conformité avec la norme de la langue russe, puisque dans d'autres passages il est mentionné tout simplement, *Ciudin*. *Чудин Мíкула* signifie *Ciudin fils de Micul*, un grand boyard avec une grande résidence à Kiev et des fonctions importantes auprès des cnéz de Kiev, dont la mère aurait été slave et le père roumain. Il est intéressant de connaître aussi son frère, un autre grand boyard, faisant partie de l'entourage des cnéz de Kiev – *Tuci*, ou dans le langage actuel,

<sup>15</sup> *Ibidem*.

<sup>16</sup> *Povest' vremennykh let*, I<sup>ère</sup> partie, texte et traduction, Moskva – Leningrad, 1950, p. 361.

<sup>17</sup> *Atlas Ukrainskoj SSR i Moldavskoj SSR*, p. 59.

<sup>18</sup> *Povest' vremennykh let*, II<sup>ème</sup> partie, annexes, articles et commentaires par D. S. Lichačev, Moskva – Leningrad, 1950, p. 296.

*Tucă*, un anthroponyme qui provient de l'appellatif *tătucă* (père), le second frère étant donc nommé en honneur du père. En 1078, le Roumain *Tucă*, en qualité de soldat, participait dans une bataille contre les Cumans, à côté du cnéz de Kiev Vsevolod, et était tué sur la rivière Sojița<sup>19</sup>. Le nom roumain *Micul* apparaît dans la Rus' de Kiev sous d'autres formes aussi – en tant que diminutif, *Miculiță* (prêtre de Vladimir, en 1175), mais aussi sous une forme d'expression mature – *Miculă*, qui s'écrivait en russe ancien *Micula* (*Мукѹла*, centenier de Halicz, en 1231)<sup>20</sup> et qui, évoluant en *Mikola*, s'est superposée à *Nikola*, l'a remplacé et, de nos jours, fait partie de l'onomastique ukrainienne.

Les Roumains luttèrent aussi dans le camp des Cumans, comme les Russes le faisaient aussi, dans leurs luttes intestines pour le pouvoir. On trouve le récit d'un tel épisode dans la Chronique de Nestor, pour l'année 1096. Après une section qui ressemble à un journal, avec une notation chronologique des journées, on apprend qu'en 1096 la Russie est envahie par les Cumans, une partie d'entre eux avance sur la ville de Kiev et, le 24 mai, un autre contingent attaque la ville de Perejaslavl et brûle la ville d'Ust'e. Bien que ces Cumans parlaient une langue turanique (ce qui a créé de la confusion parmi les chercheurs), ils avaient à la tête un roumain, *Curea*<sup>21</sup> (lat. *corrigia*, *corium*, fr. *couroie*, sp. *correa*). Quant à la fréquence du nom *Curea* parmi les chefs militaires, nous remarquons surtout les conclusions des archéologues tchécoslovaques, qui ont signalé dans les tombes du IX<sup>e</sup> siècle de Grande Moravie la présence de la ceinture, en tant qu'élément vestimentaire, et qui ont relevé son importance à l'aide des sources écrites. Le terme *cingulum*, que l'on rencontre dans les sources latines du IX<sup>e</sup> siècle, en base duquel on attribuait à la ceinture une place à part parmi les éléments vestimentaires, symbolisait un rang militaire et devait être compris comme désignant la ceinture pour le port des armes<sup>22</sup>. Sans leur dévouer une étude spéciale, nous signalons dans cette même période, à l'est des Carpates, les mêmes éléments de la ceinture, exemplifiées par des boucles plus massives<sup>23</sup>.

D'autres informations au sujet de la présence des Roumains dans la configuration politique créée par les Cumans et les Russes au XII<sup>e</sup> siècle se retrouvent dans l'œuvre littéraire réputée *Le dit de la campagne d'Igor*<sup>24</sup>, où l'on décrit un événement qui a eu lieu en 1185. Il s'agit des luttes menées contre les Cumans par un cnéz de l'*udel* Novgorod-Seversk, Igor Sveatoslavici. L'action se déroule près d'une rivière restée inconnue, la Kaiala, quelque part près du Donets et du Don. L'œuvre poétique, découverte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et publiée en

<sup>19</sup> *Ibidem*, I<sup>ère</sup> partie, pp. 315, 333.

<sup>20</sup> *Polnoe sobranie russkich letopisej*, vol. II *Ipat'evskaja letopis'*, Moskva, 1998, pp. 592, 763.

<sup>21</sup> *Povest' vremennyh let*, I<sup>ère</sup> partie, p. 352.

<sup>22</sup> A. Ruttkay, in *Velikaja Moravija ...*, p. 149.

<sup>23</sup> *Istoria românilor*, vol. III *Genezele românești*, București, 2001, p. 185.

<sup>24</sup> *Slovo o polku Igoreve*, Moskva, 1988.

1800, comporte beaucoup de passages qui restent confus du point de vue de la langue et du contenu, le texte ayant été recopié de nombreuses fois, comme dans le cas d'autres ouvrages anciens, ainsi qu'à cause du fait que l'original en base duquel la publication a été faite a brûlé en 1812.

Dans ce poème épique, se servant de l'exemple néfaste du cnéz Igor, suivi par des invasions des territoires russes par les Cumans, l'auteur revit de manière profonde le problème ou, plutôt, les problèmes d'ordre intérieurs des Russes, désunis et souffrant ainsi souvent les atrocités infligées par des Cumans nomades. On fait à l'occasion une présentation et une description d'un nombre de cnéz d'autres villes, chacun avec son portrait particulier. On mentionne aussi d'autres conflits des Russes avec les Hongrois ou avec les Lithuaniens. Dans un rêve de Sveatoslav de Kiev on blâme les *tolkoviny*<sup>25</sup>, et dans une exposition agressive au galop à travers la Russie, on retrouve deux mots assez clairement d'origine roumaine: *Carnea* et *Jelea*, sous-entendus en tant que noms de personnes (d'origine cumane?) dans la première édition russe<sup>26</sup>. Dans cette même première édition, le premier personnage apparaît dans deux hypostases: *Carna*, d'après la reproduction de l'original, et en parallèle, dans le texte traduit et corrigé en russe moderne, *Карня* – *Carnea*. Le deuxième apparaît comme *Jelea* (*Жля*) dans les deux variantes. Dans les éditions d'après-guerre, les noms ont été transcrits *Carna* et *Jelea*<sup>27</sup>, le dernier, qui comporte dans l'original une lettre écrite à la main au dessus, «e», probablement, ayant acquis déjà une sémantique claire, signifiant *peine* (dans l'appréciation des chercheurs russes). En partant de ce sens, on a réexaminé les deux mots, les auteurs de l'édition soviétique optant pour le sens de mots communs (bien que les deux mots y figurent toujours avec des lettres capitales, comme des noms propres), car de tels personnages, selon eux, ne se retrouvent pas parmi les noms des Cumans mentionnés dans les chroniques. Sans toutefois apporter des arguments convainquants, on admet la provenance de *карня* de *карнить*<sup>28</sup>, peine, chagrin, souffrance, ce qui en russe se prononce sans la lettre «n» (*кара, карать* – peine, souffrance, punir). Selon notre propre hypothèse, en partant des deux options au sujet de ce mot, on pourrait supposer l'existence initiale de la terminaison «Z» (ea), ce qui expliquerait la tendance des chercheurs russes à le rendre sous deux formes: *Carna*, avec un «a», mais aussi *Carnea*, avec «ea», puisqu'il s'agit de deux lettres très proches du point de vue phonétique.

Un second personnage dont le nom a une racine latine claire, *Carn*, mentionné en même temps avec le messenger envoyé par le cnéz Oleg à Byzance, nous convainc quant à l'existence d'un tel nom roumain au X<sup>e</sup> siècle et au XII<sup>e</sup>

<sup>25</sup> *Ibidem*, pp. 23, 100.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 20.

<sup>27</sup> *Ibidem*, pp. 100, 114.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 114.



siècle, les deux appartenant à des Roumains appelés *Carnea*. En ce qui concerne le nom du second personnage, *Jelea*, dont la racine est d'influence slave méridionale, mis à côté du premier nom, celui-ci appartenait aussi à un Roumain. Ce n'est que dans la transcription *Jalea* que l'on aurait pu revendiquer sa provenance russe, formé et articulé pourtant comme nom propre à la forme définie, les deux en usage, implicitement dans la langue roumaine moderne. Mais la voyelle qui manque du mot *Jlea* (Жля) pourrait être une autre, par exemple «u», et le mot aurait pu être écrit *Julea*. Ce qui est important dans notre argumentation est aussi la présence de l'article défini «(e)a», signalé dans le nom *Curea*, *Carnea*, mais aussi dans la forme *Jlea*, d'une résonance roumaine que l'on ne peut confondre. En association avec l'appellatif *tolkoviny* ayant une connotation négative pour des raisons faciles à comprendre, nous pouvons considérer que ces personnages ont été des chefs militaires roumains qui ont participé avec les Cumans dans le conflit contre les Russes.

L'action du cnéz Igor et celle d'un nombre d'autres jeunes cnéz est présentée dans le poème comme une imprudence, un acte de bravade juvénile, sans préparation aucune. Après avoir dévasté les habitations des Cumans, les Russes souffrent la défaite et Igor est pris prisonnier. Par la suite, il est aidé à s'échapper par un Cuman dont la mère était russe, appelé *Lavr* (Laur), ou *Lavor*, c'est-à-dire *Laor* (la langue russe ne comporte pas de telles associations de voyelles), selon l'historien du XVIII<sup>e</sup> siècle, V. N. Tatišcev<sup>29</sup>. Le nom *Laur* provient du fonds latin et il est difficile à croire qu'il ait été porté à l'époque par un Cuman, étant donné que l'on connaît un grand nombre de noms cumans dont la structure est de toute évidence turcique. Il s'agirait plutôt d'un Roumain, y compris la suite de l'écriture du nom sous une forme altérée russe, *Laor*, ou roumaine populaire. Celui-ci pouvait avoir une mère russe et un père roumain, non pas cuman, dans le sens de l'opinion formulée par l'historien russe, dont nous ignorons les sources employées, mais cela n'était pas forcément obligatoire. Etant roumain d'après le nom de provenance latine *Laur* (*Laor*), il restait attaché aux Russes, car il vivait en Russie (c'est une question que l'on n'a pas encore abordée dans l'historiographie russe), étant probablement arrivé chez les Cumans comme prisonnier avant le cnéz Igor. Du point de vue du contexte des personnages roumains du poème épique *Le dit de la campagne d'Igor*, cette œuvre mérite une analyse toute spéciale. A noter aussi que dans tous les cas où une lettre manque des noms propres, cela se doit à notre avis au fait que les copieurs russes, tout comme les éditeurs d'ailleurs, n'ont pas compris cette lettre. Il est tout aussi possible que ces lettres se fussent effacées avec le temps et le long emploi des manuscrits.

L'affirmation plénière des Roumains dans les sources des IX<sup>e</sup>–XII<sup>e</sup> siècles a été due, tel qu'affirmé dans l'historiographie, au phénomène de finalisation de

---

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 122.

l'ethnogenèse roumaine. Vers les VIII<sup>e</sup>–IX<sup>e</sup> siècles, dans une période de calme et de prospérité relatifs dans les territoires de la Dacie, surtout après la défaite des Avars par Charlemagne en 791 et en 796, et par la suite, approximativement en 803, par les détachements du tsar bulgare Krum<sup>30</sup>, la situation politique de la région nord-danubienne changea. Ce n'est pas par hasard que l'on note une croissance massive de la population, attestée par les découvertes archéologiques<sup>31</sup>. Certains spécialistes expliquent cette explosion démographique aussi par un déplacement de la population roumaine à partir du sud du Danube, faisant accroître le nombre des Romaniques nord-danubiens<sup>32</sup>. Ainsi, le territoire de l'ethnogenèse des Roumains prit contour au nord du Danube, dans la région de la Dacie, à l'ouest jusque dans la région de la Pannonie et au sud, à partir de la mer Noire au long des montagnes Haemus, dans la zone Timok-Iskâr, le bassin de la Moravie, la rive gauche du Danube avec le nord de la rivière Drava et son affluent Mura (!), jusqu'en Grande Moravie, probablement, dans les limites des territoires abandonnés par les Avars. Ainsi, nous devons préciser que le processus de scission des Roumains par rapport aux autres Romaniques en général a été déterminé premièrement par leur séparation initiale, à la suite du déplacement des Slaves vers le sud, et ensuite par un détachement des groupes dialectaux propres au cadre de l'Etat bulgare.

La situation des Romaniques de Bulgarie a influencé de manière essentielle le cadre général de formation définitive du peuple roumain, c'est pourquoi il doit être analysé de ce point de vue. Après l'invasion des Protobulgares turciques au sud du Danube en 680–681 et le début de la création de l'Etat bulgare, la vie de la population romanique devint très difficile. Le mode de vie civilisé de l'Etat byzantin avait été déjà ébranlé après la chute du *limes* du Danube en 602 et le déplacement des Slaves dans cette région. L'arrivée des Protobulgares nomades et d'autant plus guerriers aggrava leurs situation. Les migrants, se trouvant sur un niveau de développement inférieur, étaient consolidés dans des tribus et, dans le cas des Slaves, même s'ils étaient assujettis du point de vue politique, ayant une organisation sociale similaire, ces derniers s'adaptèrent dans une confédération avec les Protobulgares. Les Romaniques avaient un degré de développement social supérieur, étant organisés dans des communautés vicinales territoriales, même si avec une cohésion plus faible au niveau général, sans le soutien de l'Etat byzantin, et vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle et pendant le VIII<sup>e</sup> siècle ils se trouvèrent dans une position très vulnérable, surtout à cause de l'imposition de la langue grecque à Byzance dans cette période. Le fait d'être Chrétiens entre deux orientations païennes, slave sédentaire et chamanisme nomade turanique, rendait leur situation

<sup>30</sup> *Istoria românilor*, vol. III, p. 42.

<sup>31</sup> *Ibidem*, pp. 38-42; Sergiu Musteață, *Populația spațiului pruto-nistean în secolele VIII–IX*, Chișinău, 2005.

<sup>32</sup> Dan Gh. Teodor, *Etnogeneza românească – temelie a dezvoltării istorice a poporului român*, in vol. *Istoria României, de la începuturi până în secolul al VIII-lea*, București, 1995.

d'autant plus difficile. L'organisation religieuse chrétienne de la période antérieure dans le cadre de l'Etat byzantin se trouvait elle aussi déstabilisée. Leur christianisme devait se manifester uniquement dans le milieu familial, en cachette. L'enterrement des morts, considéré un rituel assez conservatoire, puisqu'il se pratiquait en public, mettait en danger les autres membres de la communauté aussi. Dans ces conditions, par crainte des païens qui les dominaient politiquement, ils changèrent, probablement, le rituel d'enterrement. Nous pouvons admettre ici, en partant d'informations pertinentes, une régression religieuse dans le but de s'assurer la survie.

Les Romaniques sud-danubiens étaient considérés des ennemis dans l'Etat bulgare et leur christianisme, dans la perspective des khans et des cnéz, une arme à la disposition de Byzance. Comme déjà constaté, dans la période des khans Krum (803–814), Omurtag (814–831) et Malamir (831–836), en parallèle avec les luttes contre les Byzantins, des persécutions massives eurent lieu contre les Chrétiens en Bulgarie<sup>33</sup>. Selon la théorie d'Arnold Toynbee, dans des relations de conflit avec d'autres forces, la résistance apparaît comme réaction. C'est ainsi que les Romaniques, devenant conscients, dans un pays ennemi, du fait qu'ils étaient complètement différents par rapport aux autres et séparés de l'Etat byzantin, qui ne pouvait plus les défendre, se constituèrent en tant qu'entité séparée par rapport aux migrants. Ils évoluèrent en conformité avec la forme d'organisation sociale supérieure à l'organisation tribale ayant à la base l'apparement, par l'intermédiaire des unités sociales propres préfigurant l'Etat, en partant du niveau qu'ils avaient atteint auparavant, dans l'Etat romano-byzantin, basé sur les communautés vicinales territoriales. Ces organismes se constituèrent dès le début dans des formes d'organisation préfigurant l'Etat, la communauté vicinale territoriale ayant déjà l'expérience de la cohabitation communautaire sur le même territoire des différentes familles et nations, détachées de l'Etat byzantin, et n'acceptèrent jamais la superposition d'un organe politique étranger, avec une autre configuration sociale. Ce fut au fait un processus d'évolution de la période romaine à l'époque ethnique roumaine, sous la pression d'un contexte politique extérieur peu favorable. L'attestation sur le territoire bulgare de *khans* portant des noms roumains, tels que *Sabin* et *Pagan*, dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>, reflète non seulement la présence ici d'une population romanique, présence que l'on connaissait, mais aussi d'une population déjà roumaine, dans une phase d'organisation propre. L'évidence de ces noms comporte des significations multiples. La première tient du passage de la romanité au roumanisme en tant que forme de langue, tandis que la seconde exemplifie ce passage par l'onomastique

---

<sup>33</sup> *Prinjatje christianstva narodami Tzentral'noj i Jugo-Vostočnoj Evropy i crešćenje Rusi*, rédacteur en chef G. G. Litavrin, Moskva, 1988, p. 37.

<sup>34</sup> *Istoria românilor*, vol. III, p. 32.

ruralisante en cours de formation: *Sabin* est un nom propre roumain appartenant à la tradition culte, urbaine, et le second, *Pagan*, tient du monde rural, ayant un sens similaire avec le sens ultérieur de villageois. Ce dernier personnage, en même temps, devient relevant quant à la régression onomastique romane.

Si le nom générique *pagan*, qui désignait une certaine catégorie de la population, devient un nom propre, dans un territoire essentiellement rural, nous signalons par son intermédiaire la perte du sens antérieur, les Romaniques, par la suite et implicitement, commençant à devenir roumains et utilisant, pour continuer, une nouvelle onomastique évoluée de la langue latine, mais déjà différente par rapport à l'onomastique romaine. A constater le moment historique réformateur, d'une certaine durée, lorsque les Romaniques, en créant pour eux des noms différents par rapport au Latins, devinrent Roumains. Il est intéressant aussi de connaître le sens correct du nom *Pagan* à l'époque respective, nom qui ne doit pas avoir été donné par hasard au personnage respectif. N'ayant pas de sources littéraires roumaines pour pouvoir l'évaluer au cadre de la langue roumaine, nous essayerons de discerner sa signification à partir des langues slaves, où ce mot a (avait, dans les chroniques) d'abord un sens négatif et, par la suite, le sens d'*impur*, de *non chrétien*, le mot lui-même et les sens étant empruntés aux Roumains. Il parut tout d'abord dans la langue roumaine, pouvant désigner les migrants, non christianisés et se trouvant sur un niveau de développement inférieur. Par la suite, ce mot évolua phonétiquement en *păgân*. Sans doute, le nom et le personnage *Pagan* reflètent l'évolution des Romaniques danubiens vers le roumanisme, de manière intempestive, mais en même temps concluante, avec l'apparition de traits nouveaux de régression de la religion chrétienne.

La ruralisation de la vie romaine, en tant que composante de la nouvelle culture roumaine, est soutenue par les archéologues, les historiens et les linguistes. C'est dans ces circonstances qu'eut lieu aussi la délimitation des Roumains en plusieurs dialectes, après leur départ du territoire contrôlé par les Bulgares, une partie rejoignant les Romaniques qui vivaient au nord du Danube et y apportant une couleur slave méridionale provenant de leur cohabitation partielle avec les Bulgares, d'autres migrant vers le sud et l'ouest. D'autres y restèrent, en survivant pendant le deuxième tsarat bulgare, pour être enfin assimilés en partie dans la masse des Slavo-Bulgares.

Après s'être individualisés du point de vue ethnique par rapport aux peuples voisins – les Slaves, les Bulgares et aussi les Byzantins qui, effectivement, ne les représentaient plus en tant qu'Etat –, les Roumains commencèrent à être perçus par les autres aussi comme un peuple distinct. Ce fut un processus nuancé, surtout en ce qui concerne les Byzantins. Le terme *Vlachs* ou *Volohi*, *Wlohi*, *Vlachi*, variant dans les diverses langues, fut au début emprunté aux Allemands par les Slaves occidentaux, pour désigner tous les Romaniques. Les Byzantins l'acceptèrent plus difficilement. Pour eux, qui se désignaient *Rhomaioi* en grec, c'est-à-dire Romains,

c'était inacceptable de reconnaître l'existence d'autres Romains sur le territoire de Byzance, ou ayant appartenu à l'Empire byzantin. Selon certains chercheurs, chez les Byzantins, le sens du terme *Rhomaioi* n'était pas tant ethnique que politique et confessionnel<sup>35</sup>. Bien qu'ils se délimitaient des Romains de Rome, en appelant *Romani* aussi les Romaniques de Dalmatie<sup>36</sup>, territoire cédé par Byzance graduellement aux Slaves méridionaux, mais qui resta sous l'autorité ecclésiastique de l'Eglise de Rome, le cas de la Bulgarie était complètement à part.

Pour des raisons canoniques, en premier lieu de subordination, des âpres disputes eurent lieu entre la patriarchie de Constantinople et la papauté au sujet du droit de christianiser les Moraves, les Tchèques, les Croates, les Serbes ou les Bulgares. Ces disputes se prolongèrent dans les conciles, car le pape de Rome prétendait que les Balkans entraient dans sa zone d'activité, en s'appuyant sur des arguments historiques, souvent bien fondés. Lorsque la Bulgarie fut christianisée en 863–866, avec la christianisation en premier lieu du cnéz Boris, qui prit le nom de baptême de Michel, le pape Nicolas I<sup>er</sup> (858–867) ne reconnut pas cet acte, surtout en ce qui était de la subordination, en demandant la suprématie confessionnelle de Rome sur la Bulgarie. Sur sa demande, le cnéz Boris chassa tous les hommes d'Eglise byzantins du pays et fit venir à leur place des Latins, jusqu'au concile de 869–870, quand les prélats papaux tombèrent en disgrâce, l'Eglise bulgare redevenant soumise à l'autorité byzantine, ce qui en même temps créa un précédent pour son autocréation à venir<sup>37</sup>. Dans ces conditions, Byzance n'avait plus l'intérêt de reconnaître les *Vlachs*, autrement dit des Romains d'expression néo-latine, en Bulgarie ou dans d'autres régions, pour ne pas créer d'autres disputes. La tradition de désigner par le terme de *Rhomaioi* toute la population qui appartenait à l'histoire et à la culture byzantine dans les Balkans, mais aussi au nord du Danube, était bien comprise aussi par Constantin Porphyrogénète, qui considérait que les forteresses situées sur le Dniestr, présentant des traces chrétiennes, avaient été habitées à un certain moment par les *Rhomaioi*. Cette tradition ne resta pas uniquement dans l'acception byzantine, mais s'imposa aussi dans le monde oriental. Les Russes scandinaves, les Slaves orientaux, les migrants turaniques adoptèrent à leur tour ce concept de Tiverieni-Nistreni, désignés d'après leur position géographique et appartenant à la culture byzantine – *tolkoviny*, *interprètes* de l'Empire – but civilisateur vers lequel aspiraient tous ces peuples.

<sup>35</sup> Konstantin Bagrjanorodnyj, *Ob upravlenii imperiej*, texte, traduction et commentaires, sous la rédaction de G. G. Litavrin et A. P. Novosel'tzev, Moskva, 1989, p. 277.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 111; Constantin Porfirogenetul, *Carte de învățătură pentru fiul său Romanos*, trad. par Vasile Grecu, București, 1971, p. 41.

<sup>37</sup> *Prințariei christianstva...*, pp. 47-56.

### Conclusions

Une nouvelle approche des sources documentaires visant les réalités historiques du territoire de la Dacie, la Pannonie, la Moravie, ainsi que du sud du Danube, jusqu'à la mer Noire et la Rus' de Kiev, permet d'identifier les Roumains des IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, ancrés dans une vie sédentaire assez bien développée, avec des structures basées sur les communautés vicinales territoriales, organisés en duchés, régions, unions de villages et d'autres formes d'organisation sociale. Pour la première fois dans l'historiographie, des noms de Roumains sont mis en valeur – ducs, cnéz, grands boyards et chefs militaires, messagers à Byzance, accompagnant les délégations des cnéz russes, marchands et prêtres, ou de simples gens, vivant dans la Rus' de Kiev –, permettant sans équivoque l'attestation de la présence des Roumains dans les territoires byzantins de la région du Danube et les territoires adjacents, du nord du Danube et du nord-ouest de la mer Noire, jusque dans la Rus' de Kiev. Cette nouvelle approche conduit à la découverte d'une onomastique ruralisante roumaine de fond assez bien développée, qui s'enregistre aussi, par des arguments écrits et datables, avec les premiers témoignages en langue roumaine constituée de manière définitive vers le IX<sup>e</sup> siècle. Une réhabilitation est faite aussi d'une histoire politique des Roumains aux IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, presque inexistante dans l'historiographie. L'ethnogenèse roumaine, d'après le récit des sources écrites, qui reste de nos jours un problème historique (et historiographique), surtout par rapport à celle des peuples voisins, peut être appréciée à l'aide de cette étude tout à fait clairement, en ce qui est de la certification péremptoire du peuple roumain dans les sources médiévales des IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles.